

STYLISTES AFRICAINS À PARIS DES HAUTS ET DES BAS

« **IL Y A DEUX Paris de la mode. Le bon, celui où l'on évolue quand on a un carnet d'adresses à la hauteur. Et le mauvais, celui de l'ombre, de ceux qui ne connaissent pas les bonnes personnes et qui n'ont pas d'argent.** » Cette réflexion sans pitié mais lucide émane d'Imane Ayissi, jeune styliste camerounais. Force est de constater que la plupart des créateurs africains évolue dans le « mauvais Paris ». Ils vivent, ils créent dans des locaux de fortune, en attendant un hypothétique événement, une improbable soirée, plus ou moins liés à l'Afrique, pour y faire défiler leurs collections.



JOSÉ ESAM

Car bon ou mauvais, Paris reste Paris. Tous ceux qui ont voulu croire en un eldorado ailleurs, de l'autre côté de l'Atlantique, l'ont bien compris et en sont vite revenus. En 1990, le Sénégalais Abou Dia installe sa griffe dans la capitale française : premières collections, premiers défilés, premières coupures de presse. Un atelier, une boutique. Puis, la crise économique refait son apparition en France. « *La mode, c'est ce qui est touché en premier en période de récession* », explique le styliste. « *À l'époque, tout le monde me disait d'aller tenter ma chance aux États-Unis. J'ai tout vendu et je suis parti à New York.* » Le désenchantement est pourtant rapide. « *C'était dur à Paris mais c'est encore plus féroce aux USA, affirme-t-il. Même si il y a des magazines et une véritable clientèle, un réseau pour le vêtement ethnique.* » Trois

petites années et c'est le retour à la case départ. Depuis qu'il est revenu, Abou Dia rencontre des banquiers et cherche une boutique. « *Je sens une atmosphère très positive, bien mieux que quand je suis parti* », assure-t-il.

Les finances, nerf de la guerre

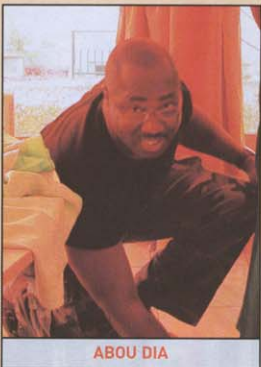
Un optimisme que ceux qui sont restés aimeraient bien pouvoir partager, eux qui croulent sous les difficultés, principalement financières. « *Les finances, c'est le nerf de la guerre, scande Alphadi. Nous ne pouvons fonctionner seuls. Créer, distribuer, ça demande beaucoup d'argent.* » « *L'Afrique est une région que les investisseurs maîtrisent mal et qui fait peur* », souligne Lamine Badian Kouyaté, alias Xuly Bèt. « *À Paris, tout coûte cher. Pour faire un show, il faut louer une salle, payer des mannequins, des coiffeurs, des maquilleurs, etc. Les charges sont énormes.* » Même discours du côté de José Esam : « *Monter une entreprise en France, c'est le parcours du combattant. Ensuite, on jingle tous les mois avec la comptabilité.* »

Trois témoignages sans équivoque, mais d'autant plus inquiétants qu'ils émanent de trois des stylistes les mieux

à Alphadi, depuis vingt ans dans le milieu, il est une star internationalement reconnue ! Le Nigérien est depuis deux décennies au service de la mode africaine et de son rayonnement dans le monde entier. Vingt ans à arperter les grandes



ALPHADI



ABOU DIA

implantés dans la capitale. Xuly Bèt a ouvert une boutique au Forum des Halles en plein centre de Paris et il distribue sa griffe dans tout l'Hexagone, ainsi qu'à l'étranger. José Esam a également pionnier sur rue depuis quatre ans. Quant

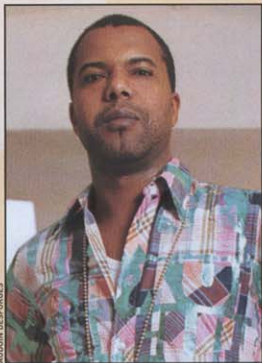
capitales de la mode avec son bâton de pèlerin. Depuis juillet 2004, la puissante Fédération de la haute couture lui a ouvert les portes de sa cour au même titre que les Gaultier et autre Galliano ! Un titre honorifique qui, s'il ne résout pas tous les problèmes, permet tout de même à la griffe Alphadi de participer au défilé du Carrousel du Louvre, le plus classe de la planète, en compagnie des grands créateurs et marques prestigieuses, bénéficiant ainsi d'une importante couverture médiatique. Certainement ce qui manque le plus aux autres !

Manque de solidarité

Manque de visibilité, manque de solidarité également. Tous se plaignent de ne pas parvenir à se serrer les coudes et chacun y va de sa petite pique. « *On se fréquente à peine entre créateurs africains. Nous ne sommes pas soudés* », reconnaît José Esam. « *Les Espagnols, les Belges, les Anglais, les Japonais, quand ils sont arrivés à Paris, ils ont pris des show-rooms ensemble. Et lorsque ça a marché pour eux, ils ont volé de leurs propres ailes.* » Confirmation d'Imane Ayissi : « *Pourquoi ne pas prendre une*

STYLISTES AFRICAINS À PARIS DES HAUTS ET DES BAS

attachée de presse commune? Soudés, nous serions plus forts et les médias s'intéresseraient à nous. Au lieu de ça, on se bouffe comme des poissons dans un panier!»



XULY BÊT

L'ivoirienne Nawal El Assad est une vedette sur le continent. Avant la crise dans son pays, ses défilés étaient accueillis comme de véritables événements. Son objectif aujourd'hui : s'installer à Paris et conquérir la France. Depuis quelques mois, elle tâte le terrain et va de désillusion en désillusion. « Les stylistes africains mettent la charrue avant les bœufs, estime-t-elle. Ils veulent se montrer et puis, il n'y a rien derrière. » L'attaque est rude. Ils sont finalement nombreux à le penser à demi-mot : manque total d'humilité. « Il faut travailler dur pour rattraper notre retard, et être pris au sérieux, poursuit la styliste ivoirienne. Ici, je suis constamment en apprentissage. Nous avons un esprit créatif, c'est indéfinissable, mais ça ne fait pas de nous tous des bons stylistes. Il y a une exigence en Occident à laquelle nous devons nous plier, avant d'imaginer pourvoir nous imposer un jour. »

Créateur et business

Un discours applaudi par Ludovic Kamgué. Styliste? Créateur? Tailleur? Technicien de mode? Personne n'arrive vraiment à définir le Camerounais. Toujours est-il que sous sa marque Stradels, il a ouvert deux boutiques, situées chacune dans un quartier sélect de la capitale. Sa logique : faire du business. Il s'est donc lancé dans le costume masculin prêt-à-porter et sur mesure. « À quoi ça sert de créer des vêtements qui ne seront jamais portés? constate-t-il. Les stylistes africains se targuent d'avoir pour cliente telle ou telle Première dame. Effectivement, elles achètent. Elles vont peut-être porter la robe pour un événement bien particulier, mais le reste de l'année, elles s'habillent en Dior ou en Lacroix. Tout



NAWAL EL ASSAD

simplement parce que nous ne sommes pas encore au niveau de ces grands couturiers. Il faut l'admettre. » Mais tous ne l'entendent pas de cette oreille. « Faux, rétorque Imane Ayissi. La preuve, notre clientèle est à majorité occidentale. Les Africaines s'habillent en Chanel et Dior

par snobisme! Mais nous les récupérons. Par mimétisme et pour porter la même chose que les Parisiennes, elles vont venir frapper à nos portes. »

Peut-être... mais en attendant, il va falloir survivre. Chaque année, à chaque nouvelle collection haute couture, des



LUDOVIC KAMGUÉ

commentaires de plus en plus appuyés notent l'influence africaine des grands couturiers. Kenzo et Gaultier ne s'en cachent pas. Un signe encourageant? À moins que le problème économique de la mode africaine ne se situe en réalité ailleurs : « Les stylistes africains s'évertuent à gagner de l'argent avec leurs vêtements, note Ludovic Kamgué. Or dans la haute couture, les bénéfices ne se font pas là en réalité. Chanel rapporte grâce aux produits dérivés : maroquinerie et maquillage, Gaultier grâce à son parfum. La robe couture, c'est une vitrine. On passe beaucoup trop de temps dessus pour qu'elle soit rentable! »

Le développement de produits annexes : une solution à la crise du stylisme africain? Surprenant! Mais finalement pas impossible. Qui n'essaie rien, n'a rien. À quand donc la montre Alphadi, le sac à main José Esam ou le parfum Ayissi? ■

Alphadi : alphadi@club-internet.fr Nawal El Assad : farah_el-assad@wanadoo.fr Imane Ayissi : www.imaneayissi.com
Xuly Bêt : gg@quartier-general.com Abou Dia : Tél. : 06 21 62 10 85. José Esam : Tél. : 06 14 79 26 08.
Ludovic Kamgué : www.stradels.fr et stradels@wanadoo.fr

MODE



ERNEST COLLINS

IMANE AYISSI